

À quoi la coopération sert-elle pour apprendre ?

Une situation d'apprentissage que nous décrit Sylvain Connac où l'entraide joue un double rôle : consolidation pour celui qui aide et compréhension pour celui qui est aidé.

La pédagogie Freinet se caractérise assez difficilement, pour preuve ce qu'en écrit Michel Barré : « La pédagogie Freinet est une tentative, sans cesse réajustée, de traduire dans la pratique quotidienne des intentions bien souvent affirmées verbalement par d'autres, mais plus ou moins trahies dans leurs actes.¹ » Le plus prudent serait de dire que la pédagogie Freinet, c'était ce que faisaient Célestin et Élise dans leurs classes. Le plus précis serait d'en présenter les principaux piliers : l'expression libre, le tâtonnement expérimental, les techniques éducatives et la coopération.

C'est sur ce dernier pilier que je vais m'arrêter pour tenter de montrer, à partir d'un exemple, ce qu'apprennent des enfants en coopérant. Nous

entrons donc dans une classe de CM1/CM2 où les enfants disposent chaque jour d'un temps de travail personnel orienté par un « plan de travail. » Chacun y a noté une série de compétences à travailler et dispose de matériel mis à disposition par l'enseignante pour construire des connaissances par soi-même.

Puisque ce n'est pas toujours possible en situation individuelle, sans interaction avec son environnement, et comme l'enseignante ne peut ni ne veut se rendre disponible à tout moment pour chacun de ses élèves, elle s'efforce d'introduire et d'entretenir une structure coopérative : pendant ces moments personnels, en plus d'avoir le droit de travailler seul ou au sein d'un petit groupe conduit par la maitresse, les

enfants ont la possibilité, si le besoin s'en fait sentir, de demander de l'aide à un camarade. Celui-ci est choisi parce qu'il travaille la même compétence que soi (on parlera alors d'entraide) ou parce qu'il a déjà réussi cet apprentissage (on parlera plutôt d'aide ou de tutorat).

Voici donc la retranscription d'une situation d'aide entre Léa et Justine, d'une durée d'une minute environ, Léa ne parvenant pas à comprendre la notion de phrase complexe. Elle s'oriente vers Justine qui a déjà validé cette compétence. À noter que, dans cette classe, les compétences de chacun sont affichées aux murs de la classe sous forme de blasons qui s'enrichissent au fil de l'année scolaire, ce qui a permis à Léa de « trouver » Justine.

9

Léa	Tu peux m'aider ? Je ne comprends pas.	Léa fait ici la démarche de solliciter l'aide d'un tiers. Elle considère donc cette démarche comme une source de dépassement de sa difficulté, ce qui prouve une certaine appropriation du problème. On parle ici de responsabilisation dans les apprentissages : en plus d'en être l'actrice, Léa en est auteure puisqu'elle choisit parmi plusieurs modalités celle qui lui apparaît comme la plus appropriée.
Justine	Attends, je termine ce truc et je viens. [Quelques minutes plus tard, Justine se déplace près de Léa.] Tu fais quoi ?	Justine s'autorise à différer la demande pour terminer son travail. La coopération n'est pas ici vécue comme une source de parasitage de sa concentration. « Avant d'aider quelqu'un, on termine son travail » est l'un des principes de la coopération.
Léa	Je fais les exercices sur les phrases complexes, mais j'y arrive pas. Comment tu fais ?	Léa et Justine se mettent d'accord sur le problème. Cela permet à Justine de réactiver une de ses connaissances, rarement celle qu'elle était en train de mobiliser par son travail. Cette sollicitation contribue à ancrer ses apprentissages : ils sont amenés à être utilisés plusieurs fois et en situation. Cela a pour effet de réduire les pertes mnésiques, d'éviter que ce qui a été compris une première fois soit par la suite oublié parce que non utilisé.
Justine	Ben tu vas dans la phrase et tu cherches la conjonction. D'accord ?	De plus, à partir de cet instant, Justine est conduite à verbaliser ce qu'elle sait : parvenir à mettre des mots justes derrière ce que l'on pense est une opération mentale qui contribue à son tour à une densification de l'apprentissage.

Léa	Oui, mais je comprends pas.	Ce n'est pas parce qu'une information est donnée par un enfant que son potentiel pédagogique est plus intense. Les enfants ne sont pas de meilleurs enseignants que les adultes. Il arrive fréquemment que les premières explications données par l'enfant compétent ne suffisent pas, surtout lorsqu'il se contente de verbaliser ce qui lui a permis de comprendre. L'incompréhension du camarade invite à élargir son spectre cognitif et à envisager des pistes d'apprentissage différentes de celles qui l'ont conduit à apprendre. Léa s'autorise ici à ne pas se satisfaire d'une explication qui ne lui convient pas. Le but est d'apprendre, pas de passer son temps avec une camarade. L'école devient donc un espace où l'on dispose de plusieurs sources pour essayer de répondre à des questions que l'on se pose. La classe peut alors être considérée comme un véritable réseau d'échange de savoirs.
Justine	Donne-moi ton cahier, je vais te montrer sur un exemple. [Léa sort son cahier et sa fiche de travail.] Là, tu vois, la conjonction c'est « et » donc c'est une phrase complexe.	
Léa	Ouais mais pourquoi tu dis que c'est une phrase complexe ?	La situation de communication vivante entre les enfants les amène à s'obstiner à travailler pour mieux apprendre. Pour cela, toutes les stratégies sont envisageables. Ces échanges permettent d'accroître les capacités de transfert des apprentissages : Justine n'est plus seulement experte dans cette compétence selon les modalités cognitives qui lui ont permis d'apprendre, elle le devient aussi à travers celles de Léa. C'est ici grâce à la coopération que les réseaux réflexifs se créent et s'intensifient. Au bout d'un moment, souvent assez court du fait de l'émergence d'un désir de savoir, de l'authenticité et de la proximité de la démarche, l'enfant aidé comprend de manière soudaine. Cela correspond à ce que Kölher appelle l' <i>insight</i> . Pour Léa, un changement dans sa perception du problème se produit : elle parvient à faire du lien avec ce qu'elle sait déjà et, de la sorte, à trouver une réponse à sa question. À ce stade, Justine ne lui a pas encore fourni une réponse académique, elle lui a juste apporté un accompagnement dans la démarche d'apprentissage. Le travail de Justine se termine ici, celui de Léa se poursuit, à la manière de ce que Maria Montessori préconise : « Aide-moi à faire tout seul. » Pour apprendre, même de manière coopérative, il ne suffit pas d'avoir seulement compris. Il est nécessaire de s'être entraîné en se donnant les moyens de répéter l'usage des procédures et processus ou les éléments à mémoriser. Nul apprenant ne peut se défaire de cette démarche. Mais pour Léa, la difficulté majeure est dépassée.
Justine	Parce que là le verbe c'est « a vu » et il y a « est » donc là entre les deux verbes on met une conjonction. Voilà, c'est tout.	
Léa	[Léa s'intéresse à une autre phrase.] Et là, c'est ça la conjonction ? [Elle désigne une préposition.]	
Justine	Non parce que là y a qu'un verbe donc il y a pas de conjonction.	
Léa	Ah, mais c'est une phrase simple !	
Justine	Oui, c'est une phrase simple et ça, c'est une phrase complexe et après c'est pareil pour toutes les autres. T'as compris ?	
Léa	Oui, je vais essayer de le faire toute seule. Merci.	

À travers cette rapide situation de coopération apparaissent les principaux enjeux en matière d'apprentissage :

⇒ Pour Léa, l'enfant qui sollicite l'aide, être accompagnée de la sorte par une camarade lui permet de ne pas rester seule face à sa difficulté. En plus de cela, la présence de Justine lui a permis de disposer d'informations nécessaires à sa compréhension. Même si comprendre ne suffit pas à apprendre, c'est l'une des conditions nécessaires.

⇒ Pour Justine, l'enfant qui a apporté son aide, plusieurs types

d'activité intellectuelle sont entrés en jeu :

- 1 – de la réactivation du savoir,
- 2 – de la verbalisation,
- 3 – de la confrontation,
- 4 – du transfert.

Chacune de ces activités, de nature différente, renforce l'apprentissage, le rend plus intense en termes d'accessibilité, de maîtrise et d'adaptation. C'est ce qui fait penser qu'à travers la coopération, celui qui en bénéficie le plus est certainement celui qui apporte son aide.

Il convient enfin d'ajouter à tout cela la palette des apprentissages humains : par la coopération, les enfants apprennent, parfois en les découvrant, les valeurs de partage, d'échange, de solidarité, de respect et de soutien. L'école fut, demeure et restera la principale institution des sociétés démocratiques en capacité de pouvoir les promouvoir de manière aussi affirmée.

Sylvain Connac (34)

1 BARRÉ M., Célestin Freinet, un éducateur pour notre temps, Tome 2, Éditions PEMF, 1995, p. 63.